

Politis 8 février 1990
JOSÉ SARAMAGO : ET VOGUE L'IBÉRIE

La solennité des lieux où il paraît, ici la Maison des écrivains de Paris, sied à José Saramago. Il est, comme on dit en Ibérie et de préférence sous la plume de Miguel de Unamuno, « de raza ». Cet écrivain portugais évoque, rien qu'à son allure, quelque chose d'ancien et de raffiné, une civilisation.

Ce ne sera pas offenser ce communiste, proche ami d'Alvaro Cunhal mais partisan de la perestroïka, que de l'appeler un aristocrate. On imagine volontiers avec cette distinction-là les conseillers humanistes d'Henri le Navigateur. Naviguer, telle est la question, en effet. Mais quel navire que ce bateau ! Il ne s'agit ni plus ni moins que de la péninsule ibérique elle-même, cette fin d'Europe dont l'Europe ne veut pas vraiment. Un jour, la péninsule s'en est allée. Les Pyrénées se sont coupées en deux et séparées d'elles-mêmes, et vogue la galère : l'Ibérie fiche le camp vers le large : « Il y eut une pause, on sentit passer dans l'air comme un grand souffle, la première et profonde respiration de celui qui se réveille, et la masse de pierre et de terre, couverte de villes et de villages, de bois, d'usines, de forêts vierges, de champs cultivés, avec ses habitants et ses animaux, commença de bouger, barque qui s'éloigne du port et met le cap vers l'océan une fois encore inconnu. »

Quelque chose titille dans cette assertion, « l'océan encore une fois inconnu ». Mais oui, mais c'est bien sûr : « Os longos mares ontem navegados », « les longues mers jamais encore naviguées ». Quelques pages plus loin, le vers classique revient explicitement. On se renseigne auprès de Claude Fages, la traductrice : « Pourquoi ne pas avoir reproduit exactement le vers de Camoes ? » Parce que Saramago n'est pas Camoes. Exact, mais le romancier moderne a pourtant une parenté évidente avec le poète fondateur des lettres portugaises, il croit qu'il y a encore de l'inconnu et que l'océan en est la métaphore. La fiction est cet inconnu nouveau, elle s'ouvre exactement au moment où les Pyrénées se sont ouvertes. Mais pourquoi ? Pourquoi les Pyrénées se sont-elles ouvertes ? « Je ne voudrais pas entrer dans de vaines philosophies, mais dites-moi si vous voyez un lien entre le fait qu'un singe soit descendu d'un arbre, il y a vingt millions d'années, et la fabrication d'une bombe nucléaire. Le lien, ce sont précisément ces vingt millions d'années. Bien répondu, mais imaginons maintenant qu'il soit possible de réduire à quelques heures le temps entre une cause, dans ce cas précis le lancer de votre pierre, et son effet, à savoir la séparation d'avec l'Europe, en d'autres termes, imaginons que, dans des conditions normales, cette pierre lancée à la mer ne produise son effet que dans vingt millions d'années, mais que dans d'autres conditions, et précisément

celles, anormales, que nous analysons présentement, l'effet puisse se vérifier au bout de quelques heures ou de quelques jours. Pure spéculation, la cause peut être toute différente, il peut aussi s'agir d'un ensemble concomitant de causes. »

En conséquence de quoi, si l'on peut dire, la péninsule qui n'en est plus une mais une île, tout simplement, dérive. Mais avec toutes ces causes, tous ces effets, ce temps d'humeur facétieuse, il demeure comme une sorte de fatalité dans la dérive. En effet, un prodige peut en engendrer un autre. Le rocher de Gibraltar entre à son tour en dissidence, ce qui nous vaut une savoureuse évocation des débats malovinesques du Parlement britannique et un rush touristique sur les côtes andalouses pour voir passer la célèbre résidence des derniers singes européens.

Fatalité, non. Ce que le concept démontre, l'Histoire le montre avec la même nécessité et le journalisme s'égosille à le proclamer quand il le comprend. « Les journaux du monde entier publièrent, certains sur toute la largeur de leur première page, la photo historique qui montrait la péninsule, qu'il conviendrait peut-être d'appeler île, au milieu de l'océan, tranquille, et qui maintenait au millimètre près sa position par rapport aux points cardinaux qui gouvernent et orientent l'univers, Porto toujours au nord de Lisbonne, Grenade au sud de Madrid depuis que Madrid existe, et le reste répondant à la même conformité (...). Le titre qui causa la plus forte impression vint d'un journal portugais et il était rédigé ainsi, Un Nouveau Traité de Tordesilhas est nécessaire, c'est véritablement toute la simplicité du génie, l'auteur de cette idée avait examiné la carte et noté qu'à un mille près la péninsule se trouvait reposer sur ce qui avait été la ligne qui, à l'époque glorieuse, avait divisé le monde en deux parties, un petit bout pour toi, un petit bout pour moi et le tour est joué. »

Il convient donc de ne pas se tromper de fantasme : José Saramago n'est pas anti-européen, pas pro non plus d'ailleurs, il travaille bien dans l'universel.

« Le XXe siècle, déclare-t-il, ne sera pas celui de l'intégration européenne, mais le siècle de Fernando Pessoa » (1). Où l'on se souvient que José Saramago est l'auteur de *L'année de la mort de Ricardo Reis* (2), lequel Ricardo Reis n'était autre que l'un des hétéronymes de Pessoa, celui que l'écrivain avait choisi d'expédier en exil au Brésil et dont Saramago, l'en faisant revenir, avait complété la biographie. « Nous ne sommes pas tout à fait européens mais ibéro-américains et ibéro-africains. »

Ibéro-américains, parlons-en, car enfin, outre son « pessoïisme » et l'impeccable cérébralité de sa pensée, José Saramago est un romancier de haut style. Son écriture se situerait volontiers, elle aussi, tranquille, au milieu de l'océan, le nôtre, l'Atlantique. Il ne s'agit point ici de trouver une parenté à cette prose profuse et belle, mais plutôt une fraternité. « Je fais de la justice poétique », dit-

il, et encore : « Ce livre-là a quelque chose à voir avec nos guerres coloniales, c'est comme aller là-bas pour demander pardon. » Pardon à Garcia Marquez ? Pardon à Valle Inclán, le grand Galicien, ou plutôt à ses innombrables enfants ? Pardon pour ce partage du monde ?

Nous autres Français, nous avons une fameuse manie taxinomomique : on dispute de la définition de ces longues littératures. Est-ce «réalisme magique», «fantastique réaliste», «néo-tropicalisme» ?

Prélevons aujourd'hui une pierre au radeau de Saramago pour l'apporter à l'édifice : « ibérisme transcendantal » me paraît convenir.

MARC GIULIANI

1. José Saramago, *Le radeau de pierre*, traduction de Claude Fages, Seuil, 320 pages, 120 F.
2. Entretien avec *Diario 16*, Madrid, 27 septembre 1987, Seuil, 1988, traduction de Claude Fages.